

LIVRES/

La sobriété, une urgence écologique

Dans son essai «Politiques de sobriété», Bruno Villalba réactualise une notion ancienne pour remédier au matérialisme effréné de nos sociétés, malgré les sacrifices qu'elle implique.

Par ROBERT MAGGIORI

Si on est sobre, *sobrius*, c'est qu'on n'est pas ivre, *ebrius*. Tel est le sens premier, populaire, auquel renvoie la sobriété: l'absence d'ébriété. Dès lors, de la personne abstinent, qui n'est transportée par aucune exaltation et n'est sous l'emprise d'aucune drogue, d'aucun breuvage alcoolisé, il y a eu aussi peu à dire que de ce qui est ordinaire et suit normalement son cours. Quant au terme *sobrietas*, il n'apparaît qu'au Moyen Âge et est en général utilisé dans la même acception que la *modération* des Grecs, la *sophrosunè*. En tant que qualité ou vertu, la sobriété n'a donc pas été au centre de l'attention: dans la pensée gréco-latine, puis aux siècles de la scolastique et chez les pères de l'Église, on a toujours préféré parler de tempérance, de mesure, d'éthique du «juste milieu».

De fait, la notion, floue, ne trouve guère de place précise, entre frugalité, discrétion et pondération, retenue, sim-

plicité. Elle s'oppose certes à l'excès, à l'hybris, tout comme ses synonymes, mais aussi à l'éclat, à la goinfrerie, à l'enflure, à la grandiloquence, à la sophistication, à tout ce qui est hyperbolique, emphatique, trop voyant, trop appuyé, trop bruyant, trop pompeux. Elle est toujours restée, du coup, dans l'ombre de ses amies Tempérance et Modération. Elle était peu visible, justement parce qu'elle parlait sotto voce et rechignait à se mettre en avant – alors qu'elle paraissait bienvenue dans un monde ivre de biens matériels, de plaisirs et de pouvoirs, dans une société où l'écart entre le *trop* des vies aisées et le *trop peu* des vies précaires ne cesse de s'élargir, où la vocifération se substitue à la parole, l'invective au dialogue, où seuls l'outrant et le clash s'entendent. Mais il faut bien reconnaître que la sobriété n'a pas été habilitée, ni par la philosophie ni par la morale: elle ne figure dans aucun dic-

tionnaire en tant que concept – contrairement à la tempérance, qui continue à l'oblitérer et à la devancer.

VOLONTARISTE

Pourtant, chacun peut constater aujourd'hui qu'il n'est question que d'elle, qu'elle est sur toutes les lèvres et a envahi le lexique commun. Que s'est-il passé? Ceci: la par vertu, elle l'occupe désormais par nécessité. Autrement dit, elle a été poussée à l'occuper par les cris venant de la Terre, par l'appel aux soins lancés par une Terre abîmée, défigurée, en danger de mort. «Dans notre volonté de poursuivre, d'étendre, de perfectionner notre mode de vie matérialiste, nous avons minimisé l'incapacité du système Terre à répondre à ce projet. Pour sortir de cette contradiction insoluble, le choix d'établir des politiques de sobriété – interventions proportionnées, prudentes, mesurées et de renoncement à la course à l'illi-

mité – s'impose.» Que la morale garde la tempérance: la sobriété, elle, sera écologique et politique.

La sobriété n'est plus en effet une option – comme s'enivrer ou «rester sobre». Elle est un réquisit inéluctable, une exigence à laquelle l'humanité ne peut déroger et que l'humanité doit transformer non en *plans* éphémères, ni en «agentivité» (*agency*), ni en «mesures» partielles, mais en politique volontariste de long terme. A quel prix? Quels sacrifices cette transformation nécessaire va-t-elle entraîner, quelles métamorphoses, dans le rapport à soi, le rapport aux autres, le rapport au monde et à la terre? C'est à ces questions que répond l'essai de Bruno Villalba, professeur de sciences politiques à AgroParis-Tech: *Politiques de sobriété*. On le dira d'emblée: cet ouvrage, exigeant, méthodique, nuancé, est sans doute le plus complet qui ait été publié sur la question, et le plus discutabile, c'est-à-dire le

plus apte à susciter utiles débats contradictoires.

Tout en montrant les insuffisances des «*approches éthiques individualisantes*», des «*perspectives spiritualistes*» ou même des «*propositions mouvementistes (décroissants, transitionnistes...)*», Villalba considère que la sobriété consiste à «*déclencher un nouveau rapport à la ressource limitée*», à «*provoquer l'événement pour ne pas le subir, afin de ne pas être à la merci de la limitation progressive des ressources dispo-*

Il faut que la sobriété devienne une orientation centrale des politiques publiques, mais aussi de nos modes de vie»

nibles, ainsi que par les effets de la crise écologique». Face à cette tendance, ajoute-t-il, la sobriété «*peut constituer un puissant levier de transformation, à condition d'accepter les conséquences de cette stratégie, dont une politique de décroissance assumée*», qui ne serait pas une «*décroissance généralisée*», mais résulterait de la façon dont on saurait «*construire les marges d'une politique d'ajustement*». Pour cela, il faut que la sobriété soit «*institutionnalisée*» et «*devienne une orientation centrale des politiques publiques, mais aussi de nos modes de vie*».

Qu'on ne s'attende pas, toutefois, à une offre de «*solutions clefs en main*». Villalba utilise la méthode de la philosophie analytique anglo-saxonne dite «*conséquentialiste*»: pour évaluer les conditions de possibilité réelles d'une politique de sobriété (dont on sait d'avance qu'elle sera accompagnée «*d'une grande diversité de créations culturelles, d'innovations sociales et tech-*





PATRICK TOURNEMANCE FLOUJE

niques, de nouvelles règles de coexistence pacifique avec les mondes vivants», il envisage d'embrasser le «potentiel perturbateur» qu'elle pourrait avoir, autrement dit met en lumière ses effets probables ou prévisibles, y compris négatifs ou trop lourds à supporter. Bien qu'elles ne soient encore ni quantifiées ni qualifiées, ces conséquences entraîneront évidemment la modification radicale des «habitudes politiques et techniques», la remise en cause de «certaines conventions scientifiques ou morales», la transformation des «conditions formelles de la justice entre peuples et entre espèces». La notion de bien-être devra être «proportionnée aux capacités finies des écosystèmes naturels», et la notion même de liberté – «comme forme d'émancipation continue de chacun» – ne pourra pas ne pas «se heurter à la matérialité indépassable du stock de ressources encore disponibles». Afin d'asseoir sa recherche sur des bases solides, déjà

pavées par l'histoire, Villalba se tourne d'abord vers le passé, et examine des conceptions théoriques de la sobriété (de la tempérance, en fait) qui, «ancrées dans des considérations philosophiques et politiques», offrent «une palette élargie de modes de compréhension» de leurs effets, laissant voir si, comment, en quel sens elles ont pu modifier la pensée, les mentalités, mais aussi les pratiques. L'idée qu'il faille adopter une attitude de retenue vis-à-vis de cette pulsion d'accaparement qui incite à l'abus des biens, des plaisirs ou des pouvoirs, est bien ancienne. On la trouve chez les Cyniques, chez les Stoïciens, chez les Epicuriens, mais aussi bien chez Platon ou Aristote. Dans de nombreux cas, l'appel à la frugalité, à la modération, renvoie à une éthique intérieure, favorisant la «recherche d'une paix intime», que l'on gagne en se détachant du superflu, «du surplus, de la richesse et

du luxe» et en se tournant vers «les richesses intérieures ou l'amour de dieu». Cette tranquillité maîtrisée de soi, qui rend insensible aux cupidités, aux vains désirs et aux chatolements du paraître (honneurs, richesse), est certes une «vertu personnelle»,

mais peut aussi avoir des dimensions politiques. Quand Aristote fait l'éloge de la «que mesure», il l'oppose aussi aux excès qui détruisent la cohésion sociale, entre autres la chrématistique (production de richesses), laquelle veut toujours davan-

tage de monnaie sonnante, et, par son appétit vorace, «finit par miner les fondements et les valeurs de la démocratie». Platon, qui établit le parallèle entre l'harmonie du corps humain et celle du corps politique, montre que l'absence de freins, le dérèglement, l'hybris, la pléonexie (soif de possession et de capitalisation) sont de véritables dangers, susceptibles de détruire tant l'équilibre de la cité, livrée par là aux désordres et aux guerres intestines.

«ILLUSIONS»

Suit l'étude du statut que la sobriété (ou la modération) reçoit dans les trois religions monothéistes, mais également le bouddhisme, le taoïsme ou l'hindouisme : être sobre revêt dans ce cadre le sens de piété, d'humilité, de soumission, de pauvreté choisie. François d'Assise de «sobriété spirituelle» sont ensuite pris chez le poète, philosophe et naturaliste américain Henry David Thoreau (1817-1862), l'agriculteur et essayiste Pierre Rabhi (1938-2021), l'humaniste chrétien Jean-Baptiste de Foucauld (né en 1943). Aux yeux de Bruno Villalba, ces approches philosophiques, religieuses ou spirituelles, toutes vertueuses et respectables, relèvent davantage de l'ascétisme que de la sobriété, et ont souvent fait fi

du contexte économique, financier, social, environnemental dans lequel elles se sont déployées, et sont, en ce sens à côté du politique : «Il s'agit avant tout de se changer soi avant de se changer le monde.» Aussi, le reste de l'ouvrage va-t-il être consacré à l'«importance de prolonger cette démarche intérieure par l'action collective sur le monde».

Il est vain, dès lors, de tenter quelque résumé d'une étude si circonstanciée, qui politise la sobriété à partir de la notion de «seuil», met au jour les «illusions de l'innovation et de l'efficacité», énumère tous les «renoncements» auxquels les individus et la société devront se soumettre, reconsidère l'inégalité et la pauvreté «à l'aune des limites planétaires», et appelle à construire une «sobriété autolibératrice». Mais une chose est sûre : «participer de notre capacité d'ajuster les systèmes technique (énergétiques, de transport, etc.) et productiviste (travail, consommation) aux dispositions d'action et de régulation d'individus autonomes», et est seule à pouvoir désamorcer les violences, sociales, économiques, climatiques. ◀

BRUNO VILLALBA
POLITIQUE DE SOBRIÉTÉ
Le Pommier, 478 pp.,
25 € (ebook : 16,99 €).